

Le temps du Cénacle et l'épreuve du confinement

fr. Augustin Laffay

Un des temps privilégiés par les carmélites durant l'année liturgique, c'est la neuvaine qui sépare l'Ascension de la Pentecôte, c'est le temps du Cénacle. Quand on regarde le Nouveau testament, il n'y a pourtant pas grand-chose qui semble se passer durant ce temps. C'est un temps long parce que les secondes, les minutes, les heures, les jours semblent s'écouler au goutte à goutte, comme durant le temps de confinement. C'est aussi un temps long parce qu'on ne sait pas sur quoi ça va déboucher, toujours comme le temps de confinement. Mais ce temps long n'occupe que trois versets. L'affaire est vite pliée. Voyons le texte :

« Alors, du mont des Oliviers, ils s'en retournèrent à Jérusalem ; la distance n'est pas grande : celle d'un chemin de sabbat. Rentrés en ville, ils montèrent à la chambre haute où ils se tenaient habituellement. C'étaient Pierre, Jean, Jacques, André, Philippe et Thomas, Barthélemy et Matthieu, Jacques fils d'Alphée et Simon le Zélote, et Jude fils de Jacques. Tous d'un même cœur étaient assidus à la prière avec quelques femmes, dont Marie, Mère de Jésus, et avec ses frères. » (*Ac* 1, 12-14).

Va s'ajouter à ce groupe un remplaçant de Judas. Matthias sort du banc de touche et est titularisé. Il a bonne réputation, il a suivi le groupe des apôtres depuis l'époque de Jean-Baptiste et il a vu Jésus ressuscité, comme les Apôtres (*Ac* 1, 15-26). Le Seigneur ayant été invoqué et les dés ayant roulé sur la table en sa faveur, il gagne sa place parmi les Douze.

Avant de nous demander ce qui s'est passé pendant ces semaines au Cénacle, avant de nous interroger sur ce qui s'est passé durant les semaines du confinement, il faut faire un bref retour sur le point de départ du problème. Ce point est clair : à partir de l'Ascension, on vit sans voir Jésus.

1. Avant le Cénacle : joie pascale et Ascension

Jésus est ressuscité le jour de Pâques. C'est la Bonne nouvelle par excellence. Je me rappelle avoir entendu une interview radiodiffusée de Philippe Geluck, le dessinateur du Chat. On l'interrogeait sur sa foi en une vie après la mort. Il disait en gros : « Moi, j'y croirais si quelqu'un en était revenu. » Et bien, ce qui s'est passé à Pâques, c'est que quelqu'un est revenu de la mort. On peut donc croire à la vie éternelle. La mort qui semblait être un passage sans retour ne l'est pas ou ne l'est plus. Et la Bonne nouvelle au carré c'est que celui qui est revenu n'est pas un revenant, un super-zombie, quelqu'un qui viendrait hanter la terre comme un fantôme. Le Christ est ressuscité des morts, il est vivant (*Lc* 24, 5-6). Ce sont les mots de saint Luc. Et saint Luc est médecin : il sait ce qu'il dit quand il dit qu'un type est vivant ! Il a une chair et des os (*Lc* 24, 39). Il est à la fois comme nous et pas comme nous : on peut mettre ses doigts dans ses plaies, en ne lui faisant même pas mal ; on peut partager un repas de pain et de poisson avec lui... Mais il n'est plus limité par tout ce qui fait la limite de nos corps. Il mange mais peut se passer de manger ; il entre par la porte ou, s'il le préfère, il se manifeste comme ça, en se rendant visible...

Tout cela, vous le savez bien, ça dure quarante jours qui passent comme un jour. Avec un jeu de cache-cache et des énigmes pour faire travailler le cerveau des amis de Jésus : le rendez-vous en Galilée fixé par les anges façon jeu de piste (*Mc* 16, 7), le co-voiturage sur la route d'Emmaüs (*Lc* 24, 13-35), le commandement de jeter le filet à droite du bateau (*Jn* 21, 6). Et encore, on ne connaît pas tout : « Jésus a fait sous les yeux de ses disciples encore beaucoup d'autres signes, qui ne sont pas écrits dans ce livre » (*Jn* 20, 30).

Bref, on s'habitue à cette drôle de présence de Jésus et vient le drame de l'Ascension qui va pousser les apôtres au Cénacle. Je parle de drame à cause du contraste qu'il y a entre les deux récits de l'Ascension :

- Dans la dernière phrase de son Évangile, saint Luc « positive » : Jésus est emporté au ciel en bénissant les siens ; « pour eux, s'étant prosternés devant lui, ils retournèrent à Jérusalem en grande joie, et ils étaient constamment dans le Temple à louer Dieu » (*Lc* 24, 52).

- Mais le deuxième récit, au début des Actes des Apôtres, montre un côté plus lourd de l'Ascension : « Hommes de Galilée, pourquoi restez-vous ainsi à regarder vers le Ciel ? » (*Ac* 1, 11). C'est que les Apôtres sont déconcertés, hébétés, attristés en regardant Jésus s'élever puis disparaître dans la nuée. Ils sont comme des enfants qui s'affligent de voir le ballon qui leur échappe à la fête foraine.

Je connais un peu les Apôtres pour les fréquenter depuis quelques années dans l'Évangile et pour vivre à Rome, à mi-chemin entre la tombe de saint Pierre et la tombe de saint Paul. Je suis certain qu'il y en a qui auraient voulu retenir Jésus le jour de l'Ascension, et peut-être même le faire redescendre en l'attrapant par les pieds, comme on ferait redescendre sur terre un ballon gonflé à l'hélium, en le tirant par la ficelle. Un Pierre, un Simon le Zélote ont dû se dire : on va le retenir malgré lui. Mais Jésus échappe à leurs désirs les plus chers. Au fond, s'ils avaient cherché à la rattraper au vol, est-ce que ça n'aurait pas été pour réaliser leurs projets à eux ?

Il y a dans l'Ascension cet aspect humain et douloureux. Les Apôtres avaient cru que Jésus réaliserait enfin leurs attentes. Et ils se retrouvent abandonnés, livrés à eux-mêmes, seuls avec leurs déceptions, leurs faiblesses, leurs peurs. Malgré tout ce que Jésus leur a expliqué durant quarante jours « concernant le royaume de Dieu » (*Ac* 1, 3), ils découvrent soudain que le projet de Dieu ne correspond pas à leur projet à eux. Ils sont appelés, eux et nous tous avec eux, à une fin qui dépasse infiniment les idées et les attentes que nous portons dans nos cœurs. Car le Verbe de Dieu n'est pas venu sur terre seulement pour aménager et embellir notre condition humaine d'ici-bas, pour nous mettre du baume au cœur, pour nous offrir de meilleures conditions de vie. Il est venu pour nous introduire dans l'intimité de Dieu, dans une pleine communion d'amour avec lui. À nous qui sommes toujours tentés de limiter nos désirs et nos projets au petit confort d'un « chez moi », Jésus vient révéler que nous sommes faits pour beaucoup plus, rien moins que la communion d'amour total avec Dieu : habiter « chez Lui », avec Lui.

2. Au Cénacle

Pour nous préparer à habiter « chez Lui », avec lui, Jésus nous prive de sa présence... Drôle de manière de faire. Mais c'est la manière de Dieu. C'est sûr que si nous avions été à la place de Dieu, on s'y serait pris bien autrement. Mais Lui c'est Lui et nous, c'est pas Lui ! Nous en arrivons à l'épreuve du Cénacle.

L'épreuve du Cénacle

Vous l'avez remarqué, ce qui se passe au Cénacle, c'est comme pendant le confinement : on reste enfermé dans le lieu où l'on se tient habituellement, avec les personnes avec lesquelles ont vit normalement. Et la présence de Dieu n'est pas hyper-probante, hyper-sensible, hyper-consolante ! Pour les Apôtres au Cénacle, cette présence de Dieu au milieu des hommes qu'ils venaient enfin de découvrir pour de vrai, c'était celle du Christ Jésus, le Fils unique devant lequel ils avaient fini par se prosterner, en suivant l'exemple de Marie Madeleine. Pour nous cette présence du Christ se manifeste d'abord et fortement dans l'Eucharistie, dans la présence réelle bien sûr mais avant tout dans l'acte qu'est la messe, et cette présence a été interdite, sauf aux prêtres qui pouvaient continuer à célébrer la messe et qui l'ont fait pour vous toutes ces semaines passées.

Le Cénacle, comme le temps de confinement, ont été des lieux d'épreuve. Et cette épreuve a été vécue, j'en suis certain, de manière très différente, très personnelle par chacun. Le « ressenti » de Pierre, n'est pas celui de Jean, ni celui de Jacques, ni celui de Philippe, ni celui de Matthieu... Si le nom de chacun des Apôtres est indiqué, ce n'est pas pour les faire mousser, pour les mettre en valeur. C'est que chacun a vécu quelque chose d'unique. Dieu, vous le savez, considère chacun pour lui-même. Les apôtres, ce n'est pas un tas indistinct de bonshommes ; c'est un collège où chacun tient sa place, où chacun à un prix d'une valeur tellement grande que le Christ a donné sa vie pour lui en particulier. Dieu ne sait compter que jusqu'à un et cette unité jusqu'à laquelle il sait compter, c'est moi. C'est aussi mon voisin, bien sûr, car nul n'est une île, mais c'est moi. Et cette perspective est très consolante. Vous réentendrez ceci dans le récit de la Pentecôte : une langue de feu se pose sur chacun des douze apôtres comme si l'Esprit Saint devait s'adapter à chacun d'entre nous (*Ac 2, 3*).

Durant ces longues journées d'enfermement au Cénacle, je suis certain que la tentation a été grande de remordre, de ressasser le passé :

- J'imagine deux ou trois apôtres en train de parler à voix basse dans un coin de la pièce en se disant l'un à l'autre : « Et pourquoi est-ce que c'est Pierre qui serait le chef ? Après tout, il a trahi Jésus ? On pourrait faire des élections, ce serait vachement plus démocratique ? »
- J'imagine aussi Pierre, dans un autre coin de la pièce, en train de se dire : « Mais qu'est-ce que je vais devenir ? Qu'est-ce que je vais faire de ces types ? Tu seras pêcheur d'hommes, mais qu'est-ce que ça veut dire ? » Pierre, c'est un costaud : il a des épaules, des biceps, des reins qui lui permettent de tirer un filet à terre alors qu'il est rempli de 153 gros poissons (*Jn 21, 13*). Pas des sardines marseillaises naines : des anguilles, des silures, des poissons-barbes... Mais il voit que sa force physique ne lui sert à rien.
- J'imagine d'autres apôtres regrettant de ne pas avoir posé davantage de questions à Jésus : un Philippe, un Thomas ont dû regretter de ne pas l'avoir poussé dans ses retranchements.
- J'imagine Jean en train de penser au dernier repas, à la confiance de Jésus, à Judas, au choc du tombeau ouvert...
- J'imagine Jacques en train de se rappeler ce qu'il a vu sur la montagne de la Transfiguration.
- J'imagine Matthieu en train de lier l'un à l'autre dans sa tête les différents événements de la vie de Jésus tels qu'il les a vus depuis qu'il a été arraché de sa table de trésorier-payeur-général... Il doit se dire qu'il y a un best-seller à écrire : un truc qui s'appellerait l'Évangile selon Matthieu. Matthieu. Après tout, ce collecteur d'impôts a été programmé pour gagner de l'argent : peut-être qu'il pense aux droits d'auteur.

Bref, la tentation a dû être grande pour les apôtres de regarder vers le passé, ou d'imaginer un futur invraisemblable, de manière nostalgique ou avec regret. Et vous ? Qu'est-ce que vous avez fait des rencontres qui avaient précédé avec le Seigneur, durant toutes ces semaines ?

Une autre dimension de l'épreuve du Cénacle, ça a été sans doute la peur. Car c'est dit dans l'Évangile à de multiples reprises, les apôtres ont bien connu ce truc bizarre que l'on connaît tous : la trouille, la panique, la frousse, le trac, l'inquiétude... Appelez cela comme vous le voulez : en gros, c'est la peur. Rappelez-vous la fin des évangiles : lorsque le Christ meurt au Golgotha, la peur gagne ceux qui sont au pied de la Croix (*Mt 27, 54*), quand les saintes femmes voient un ange au tombeau, elles prennent peur (*Mt 28, 5*) et s'enfuient (*Mc 16, 8*). Les Apôtres ne sont pas plus rassurés : Jésus doit les reconforter en leur apparaissant en leur disant « N'ayez pas peur ! » (*Mt 28, 10*). Et, depuis un bon moment, les proches de Jésus ont peur d'être exclus de la synagogue (*Jn 12, 42*).

Le bénéfice du Cénacle

Mais il y a aussi une dimension positive de la vie au Cénacle. C'est une épreuve, certes, mais une épreuve de vérité. Et une épreuve, c'est fait pour montrer qu'on est capable de se dépasser. Dans les Actes des Apôtres, le bénéfice du Cénacle apparaît d'une triple manière : 1) La vie avec Marie, 2) la communauté et 3) l'assiduité à la prière.

Il a peut-être fallu cette épreuve du départ de Jésus pour que les Apôtres réalisent l'importance de ce qui a été dit par Jésus au Disciple bien-aimé : « Voici ta mère. » (Jn 19, 27). Il manque quelque chose à notre vie chrétienne si nous ne recevons pas Marie comme notre mère et si nous ne nous donnons pas à elle comme des enfants. Demandez à sainte Bernadette si je me trompe. La pauvreté volontaire, le dépouillement aide à réaliser cette présence. Les aumôniers d'hôpitaux ou de prison savent le prix d'un chapelet pour des malades, pour des prisonniers. En le serrant dans sa main, on tient la main de Marie. Est-ce que les grains de votre chapelet sont usés ?

Un deuxième bénéfice du Cénacle, c'est de faire comprendre l'importance de la communauté : celle qui se trouve là où on est, celle qui nous manque. Certains d'entre vous ont renoncé à se trouver en famille, d'autres ont retrouvé leur famille. Mais qu'est-ce que vous avez laissé derrière vous ? Est-ce que mes frères sont des boulets, ou des compagnons d'infortune, ou des dons de Dieu (parfois un peu pesants) ? Est-ce que je préférerais être seul au monde ? Est-ce que mon modèle c'est vivre sur une île, ou dans un archipel (les autres ne sont pas loins mais séparés par la mer), ou sur un continent ? Le Cénacle, c'est la proximité et peut-être même un certain entassement, voire de l'étouffement mais la vie de la grâce est présente : c'est elle qui donne la possibilité de vivre ainsi.

« Tous d'un même cœur étaient assidus à la prière » : sans elle, il n'y aurait pas de vie commune, c'est-à-dire de vie conduisant à une certaine unité (comme une). C'est la prière qui rend cette période respirable. Qu'en a-t-il été de ma prière ?

3. Questions pour aujourd'hui

Vous l'avez compris, ces épreuves des Apôtres au Cénacle ont-été en partie nos épreuves lors du confinement. La France, le monde, ont eu peur, ou se sont fait peur... Dans un siècle les historiens nous diront ce qu'il en a vraiment été de la réalité du danger qui a poussé nos gouvernants à nous garder sous cloche...

Pendant ce temps, nous avons été confrontés à ces grandes questions : Qu'est-ce que je fais ? Qu'est-ce que j'attends ?

L'heure est sans doute venue de nous dire en confiance, sans esprit de jugement, ce que nous avons fait tout ce temps. L'heure est venue aussi de se poser ces questions qui peuvent nous aider à vivre davantage en témoins du Christ ressuscité à la Pentecôte...

Est-ce que j'ai eu peur ?

De quoi peut-on avoir peur durant un temps de confinement ?

On peut avoir peur de se retrouver avec soi-même, sans les distractions extérieures, ce que Blaise Pascal appelait le « divertissement », ce qui nous occupe la vue, l'ouïe, le regard et nous empêche de vivre avec ce qui est directement autour de nous.

On peut aussi avoir peur du regard des autres sur soi ? Peur qu'ils voient qu'on a peur ou tout simplement peur qu'ils voient nos défauts. C'est difficile de les cacher pendant huit semaines quand on partage le même appartement, la même maison... On est à nu devant les autres...

On peut aussi avoir peur de se voir reprocher quelque chose : d'en avoir trop fait, ou pas assez... Certains reprocheront à ceux qui sont sortis d'avoir mis en danger la vie d'autrui pour apporter des repas, rendre des visites aux isolés, prier dans une église...

On peut avoir eu peur de la maladie ou de la mort. On n'est pas fait pour elles...

Est-ce que j'ai su attendre ?

Attendre, pour un chrétien, signifie trois choses :

En premier lieu, *attendre c'est patienter* et patienter, l'étymologie le dit, c'est pâtre, c'est souffrir. Il nous faut apprendre cette patience, accepter la souffrance de ne pas vivre tout de suite dans le Royaume. Les neuf mois de la grossesse peuvent sembler terriblement longs ; ils sont indispensables pour accueillir une vie nouvelle. Sans eux pas de face à face, pas de rencontre. Il en va de même dans l'attente de l'Incarnation, dans l'attente du Royaume.

Mais l'attente du chrétien n'est pas une attente vide. Elle ne signifie pas laisser passer le temps ou, pire, le tuer. Dans l'Évangile Jésus nous dit que nous devons mettre le temps à profit, le faire fructifier : « Veillez donc et priez en tout temps, afin d'avoir la force d'échapper à tout ce qui doit arriver, et de vous tenir debout devant le Fils de l'homme. » (Lc 21, 36).

En deuxième lieu, *attendre signifie aussi "tendre vers"*. Une des œuvres théâtrales les plus célèbres de notre époque, la pièce de Samuel Beckett *En attendant Godot*, met en scène deux pauvres types qui attendent, dans un lieu désert, un mystérieux personnage (qui serait même selon certains, Dieu, God, en anglais). S'il vient, dit l'un des personnages, « Nous serons sauvés ». Ils n'ont cependant pas la moindre certitude qu'il viendra vraiment : il devait venir le matin, il envoie dire qu'il viendra l'après-midi, l'après-midi qu'il ne peut pas venir maintenant, mais qu'il viendra sûrement dans la soirée, le soir, qu'il viendra peut-être le lendemain matin... Ces messagers et une tension de tout leur être vers cette venue soutiennent pourtant l'existence des deux hommes. Sans cela, ils se suicideraient.

Notre vie doit être ainsi tendue vers Dieu. La réalisation des promesses évangéliques est certaine. Ce n'est pas une illusion. Cette certitude est attestée par le don du Fils et l'offrande qu'Il fait de lui-même à son Père, dans l'Esprit, jusqu'à en mourir sur une croix et à ressusciter des morts. Nous n'allons pas vers un vide et un silence éternels ; nous allons vers celui qui nous a créés et qui nous aime plus que notre père et notre mère.

En troisième lieu *attendre c'est aussi accueillir le Christ*. Ce que Jésus apporte au vieux monde, c'est en effet lui-même. C'est ce qu'écrivait déjà saint Irénée au II^e siècle : « Il a apporté toute nouveauté, écrivait-il, en s'apportant lui-même. »

Les chrétiens attendent quelqu'un qui est déjà venu et qui marche à leurs côtés. « Au milieu de vous, dit Jean-Baptiste, se tient quelqu'un que vous ne connaissez pas ! » (Jn 1, 26). Jésus est présent au milieu de nous, non seulement dans l'Eucharistie, dans la Parole, dans les pauvres, dans l'Église mais, par grâce, il habite dans nos cœurs et le croyant en fait l'expérience. Si le Christ est présent à nos côtés, s'il vit en nous, de quoi aurions-nous peur ?

4. Une recluse à deux pas de chez moi

Il y a un mois ou deux, un quotidien français a imaginé interroger des spécialistes du confinement pour expliquer aux gens comment bien vivre cette période. Ce qu'on a trouvé de mieux, c'est un commandant de sous-marin atomique...

Les journalistes auraient été bien inspirés d'interroger plutôt des moines ou des moniales. Qu'est-ce qui ressemble le plus à un lieu de confinement qu'un monastère ? Tout y est organisé pour cela... Je l'ai souvent dit à ceux qui m'interrogeaient pendant ces derniers mois : rien n'a radicalement changé dans ma vie de religieux : ni les horaires, rythmés par la cloche, ni le réfectoire, ni lieu de ballade qu'est mon jardin de curé... J'ai été confiné autour d'un cloître du XIII^e siècle et d'une basilique paléo-chrétienne du V^e siècle, pas dans un studio citadin ou dans un lotissement. J'ai continué mon travail, parce que tout est organisé pour cela et j'ai même achevé un livre (que vous pourrez bientôt acquérir pour un prix dérisoire).

Mais il y a un exemple de confinement beaucoup plus parlant que le mien dont je veux vous parler... C'est celui d'une femme qui s'appelle Julia Crotta, aussi connue sous son nom de religion : sœur Nazarena. Elle est morte en 1990 à Rome, à 300 mètres du couvent de Sainte-Sabine où je vis. Elle est morte à l'âge de 83 ans après 45 ans de solitude totale dans un récluseoir¹.

Julia appartient à une famille italienne dont les parents ont émigré aux États-Unis, comme tant de familles italiennes. Elle naît dans le Connecticut en 1907. On parle déjà beaucoup moins italien en famille qu'à l'arrivée de ses parents et elle aura un mal fou à parler correctement sa langue maternelle... Enfance classique d'une jeune américaine heureuse et croyante. Elle a du caractère, un appétit d'ogre, est championne universitaire de volley-ball, fait de la musique et du français avec succès, et poursuit ses études de musicologie à l'université de Yale. Elle a des amis mais pas de projet sérieux de mariage. Une sœur dominicaine lui propose de participer à une retraite, l'année de ses 27 ans. Elle accepte, sans savoir pourquoi (c'est la première retraite de sa vie) et quelques semaines plus tard reçoit un coup de bambou sur la tête. « Je me suis sentie dans un univers tout nouveau. J'aurais voulu fuir loin, très loin de ce monde, de tout son vide, pour aller me retirer pour toujours au désert, seule avec Dieu. C'est à partir de cette nuit que le désert est devenu pour moi une réalité mystérieuse qui m'attire et m'enchanté avec une extraordinaire puissance... » (p. 33-34).

Elle est diplômée en 1935. Un prêtre l'oriente vers un carmel américain ; elle le quitte trois mois plus tard avec la certitude que Dieu la veut ailleurs. Elle rêve de partir en Terre Sainte et de s'ensevelir au désert... Le prêtre qui l'accompagne, un jésuite, est assez dépassé par la situation et conscient de l'être (c'est un bon signe de sa qualité d'accompagnateur). Il l'engage à aller à Rome pour que se manifeste la volonté du Seigneur dans sa vie. En 1937, elle quitte les États-Unis et annonce à sa famille qu'elle ne la reverra plus...

À Rome, elle a été recommandée à un jésuite expérimenté qui saura lui faire accepter que son désert se trouve là où elle vient d'arriver... Je passe sur les étapes : elle cherche un lieu durant quelques années dans des communautés monastiques qui l'accueillent volontiers mais n'étanchent pas sa soif. Le chemin de la réclusion s'impose à elle comme un appel impérieux, une nécessité aussi. Avec l'autorisation du pape Pie XII, elle obtient de vivre totalement isolée, totalement cachée, totalement confinée au cœur du monastère des moniales camaldules sur la colline de l'Aventin, à deux pas de Sainte-Sabine. Elle entre dans son récluseoir le 21 novembre 1945. Le père général des camaldules bénit sa cellule et lui dit : « Je vous laisse seule avec Jésus, sa sainte Mère et ses saints anges. » (p. 56). Et ce sera... vrai. Elle ne sortira de cette cellule que quatorze ans plus tard, pour occuper une autre cellule dans laquelle on a mis des toilettes et où elle restera jusqu'à sa mort, dans sa pauvre pièce, le 7 février 1990.

Dans cette chambre, il n'y a aucun décor, sinon la croix, un petit autel en bois avec une statue de la Vierge. Sa table, c'est une planche qu'elle pose sur les genoux. Son lit est une caisse de bois qui sert aussi d'armoire. Le matelas, c'est une croix qui est clouée sur la planche et sur laquelle elle dort. Elle a quelques livres, et la Bible bien sûr. Il n'y a pas de prie-Dieu. Elle s'agenouille à même le sol. La porte de la cellule est toujours fermée, mais une petite fenêtre recouverte d'une étoffe épaisse permet les contacts indispensables avec son père spirituel, le confesseur, le prêtre qui lui donne la communion, la moniale qui lui apporte le ravitaillement et enfin l'infirmière. Tous les trois mois, l'abbesse vient s'entretenir avec elle. « La cellule et le ciel n'ont point de frontière », explique-t-elle.

¹ Voir Fr. Louis-Albert Lassus, *Nazarena. Une recluse au cœur de Rome*, Éditions Sainte-Madeleine, Le Barroux, 1996, 168 p.

Son ascèse est grande. Et pourtant elle n'aime pas spécialement la pénitence ! Elle ne mangera jamais ni viande, ni poisson, ni œufs, ni beurre, ni gâteaux, ni pizza, ni pasta... Les cinq jours de la semaine, elle prend seulement du pain et de l'eau, selon l'usage des ermites camaldules... Les dimanches et jours de fête, elle ajoute sel, salade, légumes et fruits...

Le plus important, bien sûr, c'est sa présence à Dieu. À quoi bon être enfermée ainsi si ce n'est pour se placer en vérité devant Dieu. Elle se lève au cours de la nuit, prie les heures canoniales au même rythme que la communauté (dont elle ne connaît pas les sœurs), écoute de tout son cœur la Parole de Dieu, mais lit aussi la *Somme de théologie* de saint Thomas.

5. Folie et sagesse de Nazarena

Jamais, jamais, jamais sœur Nazarena ne remettra en cause sa vie de réclusion jusqu'à la mort. Elle sortira deux ou trois fois, pour une brève hospitalisation, pour aller une fois chez un dentiste... Son abbesse sera émerveillée de la simplicité avec laquelle cela s'est fait, dans une absence totale de crainte, de scrupule.

« La vie de recluse, écrit-elle à la fin de sa vie, est la plus exposée aux erreurs, aux astuces, aux machinations de ses deux adversaires : le diable et le moi. Il faut avoir beaucoup souffert et longtemps, s'être fait les os, avoir lutté seul dans le brouillard, sans aucun soutien, pour en recueillir la grâce ! Voilà pourquoi Dieu prépare par des épreuves obscures et douloureuses ceux qu'il veut appeler à la solitude, à qui il veut ouvrir les portes éternelles de la louange et des chants de l'amour... Face à la souffrance et au sacrifice, je lui offre mes pauvres forces... Plus on se méfie de soi-même, plus on devient fort. Plus on dépouille le moi de ses instincts égoïstes, plus l'abîme est rempli de l'Esprit Saint qui en prend possession, lui qui est lumière, joie, paix et force. C'est alors qu'on commence à goûter, même à un degré infime, la paix et la joie véritables, tellement différentes de celle de ce monde. » (p. 64-65).

Mon frère, ma sœur, tu es en train de te dire cette Nazarena est dingue, et celui qui est en train de la donner en exemple ne doit pas aller très bien lui non plus. Elle est folle, oui, mais elle folle d'amour. Jamais sa solitude ne l'a empêché d'aimer les siens, d'aimer ceux qu'elle avait renoncé à voir pour mieux tourner son regard vers Dieu. Elle l'a payé cher. Mais toi, pendant ces semaines de confinement, as-tu lutté contre les machinations du diable, du diviseur, du tentateur ? Qu'est-ce que tu as fait de ton moi : est-ce que tu l'as flatté ou est-ce que tu t'es montré exigeant avec lui ? Est-ce que cette solitude a fait grandir ton esprit de communion ?

Avant de vous laisser face aux questions que j'ai semées dans cet enseignement, je tenais vous présenter ce cas limite de confinement. Ce cas a entraîné celle qui était concernée du côté de la sainteté. C'est ce qu'ont pensé Pie XII, qui l'a laissé faire (en trouvant tout de même que c'était raide), mais aussi les saints papes Paul VI et Jean-Paul II qui sont chacun allés la voir, une fois, durant leur pontificat. Ils ne sont pas allés se faire tirer les tarots par une devineresse mais rencontrer une personne, une amie de Dieu, qui a pris des moyens à tous égards extraordinaires pour que l'on sache que Dieu est toujours présent aux hommes.

Si j'ai voulu vous présenter ce cas limite de confinement c'est pour faire comprendre, dans les temps si bizarres où nous sommes, cette vérité si extraordinaire que Dieu est Dieu et qu'avant de faire quoi que ce soit pour reprendre nos activités, il faut rendre grâce pour cela ! Vous vous rappelez le livre de Job. Le malheureux Job, sur son tas de fumier, se défend énergiquement contre ses amis et... contre sa femme. Ils veulent lui faire endosser des « responsabilités » pour expliquer ses malheurs. À la fin du livre, quand Job tente de dire assez respectueusement à Dieu : « Mais à quoi ça rime tout ça ! », Dieu lui répond vertement que Lui, c'est Lui et que Job, c'est Job. « Quel est celui-là qui brouille mes conseils par des propos dénués de sens. [...]

Je vais t'interroger et tu m'instruiras. » (*Jb 38, 2-3*). Et, j'imagine bien, même si ce n'est pas écrit textuellement dans la Bible, le Bon Dieu poursuivant ainsi :

« Tu es bien gentil, Job, mais c'est moi qui ai créé le Ciel et la terre et tout ce qu'ils contiennent, y compris les pangolins avariés et les chauve-souris moisies ; c'est moi qui ai créé les lois physiques qui ont abouti au surgissement du virus chinetoque ; c'est moi aussi (et moi surtout) qui supporte les péchés des hommes et les laisse faire n'importe quoi avec l'extraordinaire création que j'ai remise entre leurs mains... La preuve : regarde le crucifix qui est suspendu à ton mur. Regarde Celui qui est cloué sur cette croix : c'est mon Fils. Ce Fils, "ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'au bout" de l'amour, jusqu'à l'extrême, jusqu'au point où on dit à quelqu'un "Je te donne ma vie", c'est-à-dire "J'y renonce". Oui, mon Fils a donné sa vie pour toi. Et si j'agis comme cela, si j'agis comme Je veux, c'est parce que c'est bon, c'est parce qu'il peut en surgir un plus grand bien que si j'agissais autrement. J'aurais pu créer une humanité bien en ordre, aussi bien rangée que les soldats de Corée du Nord quand ils font un défilé militaire, et même mieux. J'ai pensé qu'une créature à qui j'ai insufflé mon esprit dans ses narines de glaise valait mieux que cela. »

« *Maranatha*. Oui ! Viens Seigneur Jésus » (*Ap 22, 20*).